

# *Erich Kuby : une visite chez Romain Rolland à Vézelay*

**Pierre Saint-Germain**

Dans son « Journal de Vézelay », Romain Rolland note à la date du 19 septembre 1940 la visite que lui rend le général Lichel, commandant les troupes d'occupation, et à la date du 21 septembre, celle de « deux jeunes officiers téléphonistes allemands, le Dr Kuby, éditeur à Berlin, bon musicien (il joue l'orgue à Saint-Lazare d'Avallon et à la basilique), et un jeune sculpteur ». Erich Kuby a lui aussi pris des notes sur cette rencontre. En voici sa version.

*Vézelay, 20 septembre 1940 – La guerre prend à nouveau un beau tour. Aujourd'hui j'ai reçu l'ordre de venir à Vézelay, je devais y jouer de l'orgue, désir du général. (...)*

*Vers 6 heures du soir nous étions à Vézelay et je me présentai chez le général qui a pris ses quartiers au presbytère, juste à côté de la cathédrale. Quelqu'un avait fait toute une affaire de l'idée du général. Lichel me dit qu'il n'avait donné aucun ordre mais suggéré que dimanche, à la fin du service religieux, pour les soldats, je joue de l'orgue. Il mit sa casquette, traversa avec moi et me demanda de lui jouer quelque chose mais ce n'était pas possible, il n'y avait pas d'électricité pour actionner le soufflet. Le général était manifestement d'humeur à bavarder, il parcourut la moitié du village en ma compagnie en me racontant sa visite chez Romain Rolland, avec lequel il avait parlé le jour précédent. Rolland habite ici depuis trois ans, il est né dans les environs. Le général était entré par hasard dans sa maison, ne soupçonnant pas qui il y rencontrerait et quand il l'apprit, il ne pouvait plus faire demi-tour. Ça lui avait été un peu pénible parce qu'il avait dû entendre quelques propos anti-allemands de Rolland.*

*Nous sommes convenus que j'irai avec lui demain à Avallon où l'après midi je lui jouerai quelque chose à l'orgue. Puis il me ramènera ici et dimanche je jouerai pour les deux prêtres pendant leur office, pour la France-tout-est-bien-qui-finit-bien. Dans cette cathédrale ! Quand le général eut pris congé, j'allai chez le curé pour lui soutirer un mot de recommandation pour Romain Rolland, qu'il a aussitôt écrit. Cela signifie que*

*je prendrai le thé dimanche chez Romain Rolland.*

*22 septembre 40 – Avec le général j'étais depuis hier à Avallon et je lui ai joué Bach pendant une heure – c'était mon adieu à un instrument familier et magnifique. En fin de soirée dans la cathédrale de Vézelay, j'ai joué à la lumière des cierges la Toccata et fugue en ré mineur. Les cierges n'éclairaient qu'au plus près. En jouant j'entendais parfois les sons s'envoler à travers l'espace qui, dans l'obscurité, se perdait dans l'infini.*

*Encore un moment de tranquillité dans la pagaille du départ. C'est la dernière heure que nous passons à Vézelay, je surveille le seul appareil de la division encore branché sur le réseau. J'ai joué à 9 heures à l'office catholique, à 10 heures à l'office protestant. Le pasteur a très bien parlé, le curé très mal et en plus il m'a offert trois cigarettes, « une petite attention ». Ces gens ont une capacité étonnante à faire des bêtises.*

*L'heure passée l'après midi chez Romain Rolland a été belle. Il avait une apparence magnifique, mais l'air si fatigué et fragile que c'en était pitié. Il a parlé principalement de son ouvrage sur Beethoven, commencé il y a des décennies. Quatre tomes sont parus, il nous les a montrés (Bertram était là ; comme il ne comprend pas le français il avait tout loisir d'observer la tête de Rolland comme sculptée dans le marbre). Ces éditions précieuses contiennent de nombreux fac-similés. Dans le cinquième tome, auquel il travaille, il parlera des dernières œuvres. Toute sa vie est consacrée à ce travail et il nous a assuré à plusieurs reprises que l'idée avec laquelle il l'avait entrepris il y a des décennies lorsqu'il était encore professeur de musique à la Sorbonne n'avait cessé de l'inspirer jusqu'à ce jour. Il a regretté que la poursuite de sa traduction en allemand ne soit plus autorisée. Cet ouvrage, dit-il, contribue pourtant à la gloire de l'Allemagne. Je lui ai promis d'essayer d'y changer quelque chose. (Ce fut fait, sans résultat, à l'hiver 40/41.)*

*Extérieurement sa maison ne se distingue en rien de toutes celles, grises et décrépites, qui forment la montée de la rue principale de Vézelay. A côté de la modeste*

porte d'entrée se trouve une petite boutique de papeterie. Une vieille femme nous a ouvert, nous sommes entrés dans une petite cour intérieure. J'ai donné la lettre de recommandation du curé, nous avons attendu. Il ne se passa pas longtemps avant que la vieille femme ne revienne. Elle nous conduisit, en traversant la cuisine, jusqu'à un petit vestibule, de là dans une grande salle à manger au papier peint jaune clair, qui, sans porte, donne, par un coude, accès à la salle de musique. Des bibliothèques sans vitrage occupent tout un mur. Devant se trouve, presque au milieu de l'espace, un grand piano de concert, sous une housse de soie, j'ai vu plus tard que c'est un Erard. Quelques fauteuils, une table basse complètent le mobilier. Devant les fenêtres des colonnes de pierre ou de maçonnerie, qui supportent un balcon au premier étage. La vue était grandiose et vaste comme de tous les points de la colline qui porte la cathédrale.

Romain Rolland nous attendait debout dans la salle à manger, quand nous sommes arrivés. Il nous a conduits dans son bureau, les femmes de la maison sont restées invisibles. Nous avons engagé la conversation sans la moindre difficulté grâce à son amabilité longtemps sur la réserve. J'étais assis tout près de lui, il parlait doucement et respirait difficilement. Manifestement le religieux lui avait dit que je faisais de la musique. Nous nous sommes longtemps arrêtés sur Beethoven. Maintenant, à mon âge, me dit-il, je me rapproche du monde de Beethoven, dans sa vieillesse. J'employai dans ce contexte le mot allemand « Entmaterialisierung », sur quoi il s'anima et sortit de sa réserve. (...)

Kuby précise que ses notes s'arrêtent là mais qu'il a raconté cette rencontre à plusieurs reprises, dont une dans son roman *Victoire*. Il ajoute :

*J'ai essayé d'orienter la conversation avec Romain Rolland, auparavant si politiquement engagé, sur les perspectives d'avenir ; le vieil homme me fit part de ses attentes concernant les jeunes générations des deux peuples ; je ne pouvais pas partager son optimisme...*

*Dans une lettre du 27 septembre 1940 voici ce qui figure à propos de ma rencontre avec l'écrivain : « Du sort de son pays nous n'avons pas parlé. Qu'aurais-je pu lui dire, qu'aurait-il pu me dire ? J'étais assis là, en uniforme, mes énormes bottes à haute tige sur le tapis lie-de-vin, un soldat, un parmi des millions, un Allemand, et derrière cette tenue seulement, un être humain ; lui, en revanche, dans son maintien, son attitude et son apparence, la figure ultime d'un être, conscient de son but depuis longtemps et pleinement accompli – que n'aurions-nous dû écarter d'abord ? Il était ce qu'il représentait, moi pas. Je savais beaucoup de choses de lui, lui rien de moi. Je l'ai lu, et j'avais été enthousiasmé par les mots dont pendant la première guerre mondiale,*

*il avait accablé Thomas Mann, défendant les couleurs noir-blanc-rouge – mais moi je ne pouvais pas être pour lui ce que je suis. »*

Romain Rolland est mentionné à nouveau par Erich Kuby, dans des circonstances bien particulières, quand, rapatrié en Allemagne après la capitulation et sa libération d'un camp de prisonniers américains en Bretagne, il se débrouille pour rejoindre par ses propres moyens sa famille et sa Bavière natale.

*22 juin 1945 – A 8 heures j'allai au bureau de la place. Le capitaine français ne voulait me donner un laissez-passer que pour Immenstadt. C'est précisément contre quoi on m'avait mis en garde à Kempten. A Immenstadt en effet, déjà éloignée de la « frontière américaine », on ne pouvait pas aller plus loin et si l'on voulait en obtenir l'autorisation, on était arrêté et transporté en France. Le capitaine me donnait l'impression d'être un homme cultivé et je jouai avec succès de la solidarité des intellectuels. Mon appel a fonctionné dès que j'ai mentionné le nom de Romain Rolland et raconté ma visite à Vézelay en 1940. Je devins pour le capitaine un « cas urgent ». Ma situation d'ennemi avait disparu sans même que de près ou de loin le problème nazi ou pas ? ait été abordé. Les schémas idiots des Américains ne s'appliquaient pas dans ce bureau improvisé. Le capitaine prenait juste plaisir à avoir quelqu'un avec qui discuter. Je le quittai avec un laissez-passer jusqu'à Lindau, via Isny, sur lequel il avait écrit de sa main que j'étais originaire d'Überlingen.*

### **A propos d'Erich Kuby**

Né en 1910, employé dans une maison d'édition à Berlin, incorporé en octobre 1939 dans le service des transmissions, Erich Kuby ne participe à des opérations militaires qu'à compter du 10 mai, et de l'invasion de la France, sans être mêlé personnellement aux combats : il en constate la violence, les destructions et les à-côtés : le pillage et le saccage des maisons pour trouver à se nourrir et se loger. Après l'armistice, la troisième division d'infanterie à laquelle il appartient descend vers le sud depuis l'Aisne, en contournant Reims, et gagne le Creusot puis Avallon, avant de rentrer en Allemagne fin septembre. Suivront la campagne de Russie puis, à la toute fin de la guerre, l'envoi dans la « poche » de Brest, qui se rendra aux Américains le 18 septembre 1944.

Pendant les 2 619 jours qu'il a passés sous l'uniforme, Kuby n'a cessé de prendre des notes, d'écrire et de recevoir des lettres, de lire de la littérature française et allemande, de dessiner et quand l'occasion s'en présentait, de faire ou d'écouter de la musique, exprimant ainsi sa « non participation intime à la guerre » ; sa « capacité de prendre de la distance » par rapport à la guerre

lui vaudra des ennuis avec le Haut commandement de l'armée, et provoquera des malentendus avec certains de ses correspondants comme l'écrivain Marie-Luise Fleisser, lui reprochant en 1943, par référence à sa description de la campagne de France, de préférer l'ennemi à son propre peuple. (« Le Français était notre adversaire, il n'était pas mon ennemi », lui répond-il.)

Journaliste en Allemagne fédérale, après-guerre, Kuby écrivit en 1954 une pièce radiophonique, *Nur noch*

*rauchende Trümmer*, (Rien que des ruines fumantes), dénonçant l'entêtement du général commandant les troupes allemandes enfermés dans la forteresse de Brest, après le débarquement allié. Il fut acquitté en 1959, à l'issue du procès que lui intenta le général Ramcke pour atteinte à son honneur.

mai 2016

*Pierre Saint-Germain est germaniste.*